

# Mémoire(s) de l'indicible : quand littérature et cinéma brisent les silences de l'Histoire

Memory(s) of the unspeakable: when literature and cinema break the silences of History

**Aurélia Mouzet**



Isabelle Bleton, Florence Godeau, Fabienne Dumontet, Maria da Conceição Coelho Ferreira (dir.), [\*Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours\*](#), Paris : Éditions Hermann, coll. « Échanges littéraires », 2018, 290 p. EAN 9782705697556.

---

The logo for 'fabula' in a large, bold, green, lowercase font. Below it, the text 'LA RECHERCHE EN LITTÉRATURE' is written in a smaller, green, uppercase font. To the right of the text is a stylized, light-colored illustration of a figure, similar to the one in the top left logo.

## Pour citer cet article

Aurélia Mouzet, « Mémoire(s) de l'indicible : quand littérature et cinéma brisent les silences de l'Histoire », Acta fabula, vol. 21, n° 8, Notes de lecture, Septembre 2020, URL : <https://www.fabula.org/revue/document13091.php>, article mis en ligne le 02 Septembre 2020, consulté le 27 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.13091

---

Aurélia Mouzet, « Mémoire(s) de l'indicible : quand littérature et cinéma brisent les silences de l'Histoire »

Résumé - C'est dans un paysage éditorial particulièrement riche et foisonnant que s'inscrit la parution de *Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours*, volume collectif qui réunit les actes du congrès international intitulé *Après les dictatures, après les traumatismes historiques. Constructions comparées de la mémoire*, qui s'est tenu à l'École normale supérieure de Lyon les 5 et 6 novembre 2015. Comme le précisent Isabelle Bleton (ENS Lyon) et Florence Godeau (Jean Moulin-Lyon 3), ce congrès avait pour objet d'interroger la manière dont la littérature et le cinéma participent, à travers la mise en fiction, de la reconstruction de mémoires traumatiques occultées ou rejetées en marge de l'histoire officielle.

Mots-clés - Dictature, Mémoire, Oubli, Témoignage, Violence

Aurélia Mouzet, « Memory(s) of the unspeakable: when literature and cinema break the silences of History »

Summary - The publication of *Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours*, a collective volume that brings together the proceedings of the international conference entitled *Après les dictatures, après les traumatismes historiques. Constructions comparées de la mémoire*, which was held at the École Normale Supérieure de Lyon on 5 and 6 November 2015. As Isabelle Bleton (ENS Lyon) and Florence Godeau (Jean Moulin-Lyon 3) point out, the aim of this conference was to examine the way in which literature and cinema participate, through fictionalization, in the reconstruction of traumatic memories that have been obscured or rejected on the margins of official history.

# Mémoire(s) de l'indicible : quand littérature et cinéma brisent les silences de l'Histoire

Memory(s) of the unspeakable: when literature and cinema break the silences of History

**Aurélia Mouzet**

---

## Mémoire/mémoire(s) : entre grandeur & décadence

Longtemps discréditée par les historiens, « rejet[ée] du côté d'une irrationalité confuse et disparate, [...] une sorte de stade primaire, qui doit être dépassé dans l'ordre symbolique de l'écriture historiographique<sup>1</sup> », la mémoire fait, depuis les années 1970<sup>2</sup>, l'objet de recherches transdisciplinaires toujours plus nombreuses. En France, c'est notamment dans le sillage des travaux de Pierre Nora sur les lieux de mémoire<sup>3</sup> que les recherches se multiplient. Dans cet immense ouvrage en trois volumes, Nora et ses collaborateurs dressent l'inventaire des lieux, physiques ou symboliques, au sein desquels l'histoire de France s'est matérialisée (fêtes, emblèmes, monuments, commémorations ou encore archives, musées, etc.). Deux décennies plus tard, Paul Ricœur interroge les phénomènes mnémoniques à l'aune de la phénoménologie husserlienne et ce à partir de deux questions centrales : « de quoi fait-on mémoire et de qui ces mémoires sont<sup>4</sup> ? ». Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*<sup>5</sup>, le philosophe mène une enquête tripartite qui mêle mémoire, épistémologie

---

<sup>1</sup> Voir Louise Merzeau, « Mémoire partagée », *Dictionnaire des biens communs*, Marie Cornu, Fabienne Orsi, Judith Rochfeld (dir.), Paris, PUF, 2017. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01546678/document>.

<sup>2</sup> Si Sigmund Freud et Henri Bergson ont certes, dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle, analysé la mémoire au prisme de la métapsychologie, c'est à partir des travaux de Maurice Halbwachs (1925) sur la mémoire collective, et plus encore sous l'impulsion de l'école de la « nouvelle histoire » que la mémoire investit le champ des sciences sociales et se constitue en véritable objet d'étude pour les historiens. À cet égard, Sébastien Ledoux propose de distinguer trois séquences chronologiques : la première dans les années 1970 sous l'égide de l'école de la « nouvelle histoire », une seconde qui s'amorce « au tournant des années 1980-1990. L'histoire est alors au service de la mémoire, dont la reconnaissance est de plus en plus perçue comme une finalité politique et sociale. », puis « [l]a troisième séquence chronologique [qui] s'ouvre en 2005 avec la loi du 23 février (reconnaissance pour les Rapatriés et les harkis). Voir Christine Guimonnet, « Rencontre avec Sébastien Ledoux sur histoire et mémoire », rapport de la commission civisme, Association des professeurs d'Histoire et de Géographie, publié le 28 novembre 2009. En ligne : <https://www.aphg.fr/Rencontre-avec-Sebastien-LEDOUX-sur-Histoire-et-Memoire>.

<sup>3</sup> Pierre Nora (éd.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque illustrée des histoires », 1984.

des sciences historiques et méditation sur l'oubli. Un temps l'apanage de l'histoire et de la philosophie, les questions mémorielles investissent désormais plus largement le champ des sciences humaines et sociales<sup>6</sup>. Dans l'espace anglophone, elles rejoignent les études culturelles. L'ouvrage dirigé par Susannah Radstone et Bill Schwartz, *Memory: Histories, Theories, and Debates*<sup>7</sup>, reprend l'histoire, les différentes théories et les limites de la mémoire en tant que champ d'investigation scientifique. En Allemagne, Astrid Erll interroge, dans *Kollektives Gedächtnis und Erinnerungskulturen : Eine Einführung*<sup>8</sup>, les dimensions socioculturelles de la mémoire à l'aune d'une recherche interdisciplinaire qui mêle sociologie, sciences politiques, anthropologie, psychologie, ainsi que les arts et les médias. En France, pour ce qui concerne la littérature, Claude Burgelin note un lien de causalité entre les tragédies qui ponctuèrent le vingtième siècle et la multiplication des œuvres testimoniales<sup>9</sup>. Ces écrits historiques et mémoriaux ont suscité l'intérêt des chercheurs et engendré un grand nombre de travaux. Certains se focalisent sur des événements particuliers comme par exemple *Vivre et écrire la mémoire de la Shoah : littérature et psychanalyse* (2002)<sup>10</sup> dans lequel Charlotte Wardi et Pérel Wilgowicz réfléchissent sur les répercussions des exterminations chez les descendants des victimes selon une double perspective littéraire et psychanalytique ou *Le Partage des mémoires. La guerre d'Algérie en littérature, au cinéma et sur le web*<sup>11</sup> de Djemaa Maazouzi, qui s'intéresse à la mémoire de la guerre d'Algérie à partir de perspectives plurielles, tant du point de vue des agents de cette mémoire que des médiums qui permirent son émergence. D'autres ouvrages se consacrent au rapport qu'entretient la mémoire avec les différentes pratiques artistiques. On peut citer, à titre d'exemples, *Mémoires, traces et archives en création dans les arts de la scène*<sup>12</sup>, recueil dirigé par Delphine Lemonnier-Textier, Sophie Proust, et Sophie Lucet ou *Les Mémoires de la*

---

<sup>4</sup> On pourra se référer au bel article de synthèse de Charles Reagan, « Réflexions sur l'ouvrage de Paul Ricoeur : La Mémoire, l'histoire, l'oubli », *Transversalités*, 2008/2 (N° 106), p. 165-176, p. 165. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-transversalites-2008-2-page-165.htm>.

<sup>5</sup> Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2003.

<sup>6</sup> Psychologie, philosophie, histoire, sociologie, anthropologie, linguistique, ou encore littérature comptent désormais au nombre des champs d'investigation que recoupe la mémoire.

<sup>7</sup> Susannah Radstone et Bill Schwartz, *Histories, Theories, and Debates*, Fordham, Fordham University Press, 2010.

<sup>8</sup> Astrid Erll, *Memory in Culture*, traduction anglaise de Sara B. Young, New York, Palgrave Macmillan, 2011 (2005).

<sup>9</sup> Claude Burgelin, « Comment la littérature réinvente la mémoire », *La Recherche*, n°344, juillet-août 2001, §2. En ligne : <https://www.larecherche.fr/comment-la-litt%C3%A9rature-r%C3%A9invente-la-m%C3%A9moire>. Pour une histoire du genre testimonial, on pourra se reporter à l'essai de Jean-Louis Jeannelle, « Pour une histoire du genre testimonial », *Littérature*, n°135, 2004, p. 87-117. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/AsPDF/litt\\_0047-4800\\_2004\\_num\\_135\\_3\\_1863.pdf](https://www.persee.fr/doc/AsPDF/litt_0047-4800_2004_num_135_3_1863.pdf).

<sup>10</sup> Charlotte Wardi et Pérel Wilgowicz, *Vivre et écrire la mémoire de la Shoah : littérature et psychanalyse*, Paris, Éditions du Nadir, 2002.

<sup>11</sup> Djemaa Maazouzi, *Le Partage des mémoires La guerre d'Algérie en littérature, au cinéma et sur le web*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

<sup>12</sup> Delphine Lemonnier-Textier, Sophie Proust, et Sophie Lucet (dir.), *Mémoires, traces et archives en création dans les arts de la scène*, Rennes, PUR, 2017.

*violence. Littérature, peinture, photographie, cinéma*<sup>13</sup> où Michel Gironde *et al.* interrogent « les modes de revenance des horreurs du xx<sup>e</sup> siècle par les arts ». Ailleurs, ce sont les sources de la mémoire qui intéressent la critique, comme dans *Frontières & mémoires, arts & archives*<sup>14</sup> et « Témoigner en littérature<sup>15</sup> », dossier dirigé par Charlotte Lacoste et Frédéric Détue dans la revue *Europe*. En littérature comparée, *La Mémoire des villes*, ouvrage dirigé par Yves Clavaron et Bernard Dieterlé, prend pour point de départ les villes, ces « hauts lieux de la mémoire<sup>16</sup>. » Comme nous le montre ce bref survol, c'est donc dans un paysage éditorial particulièrement riche et foisonnant que s'inscrit la parution de *Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours*, volume collectif qui réunit les actes du congrès international intitulé *Après les dictatures, après les traumatismes historiques. Constructions comparées de la mémoire*, qui s'est tenu à l'École normale supérieure de Lyon les 5 et 6 novembre 2015. Comme le précisent Isabelle Bleton (ENS Lyon) et Florence Godeau (Jean Moulin-Lyon 3), ce congrès avait pour objet d'interroger la manière dont la littérature et le cinéma participent, à travers la mise en fiction, de la reconstruction de mémoires traumatiques occultées ou rejetées en marge de l'histoire officielle.

## Mémoire(s), histoire(s), oubli(s) : trouver les mots pour dire les maux

En amont, il convient de distinguer, aux côtés d'Antoine Compagnon, deux types de mémoire de la littérature : « au sens subjectif, il s'agit de la mémoire dont la littérature est l'agent, donc de ce dont elle se souvient ; [...] au sens objectif, il s'agit de la mémoire dont la littérature fait l'objet, donc de ce qui se souvient d'elle<sup>17</sup>. » C'est de cette mémoire au sens subjectif qu'il s'agit dans *Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours*, et, plus précisément, de ce que nous pourrions appeler une mémoire de l'indicible, une mémoire travaillée par les silences, les non-dits, et les « oublis » de l'Histoire. Les essais du présent volume « confirme[nt] une conception commune de la mémoire, comme acte de recréation du passé depuis le présent<sup>18</sup> » (p. 17). Réminiscences

<sup>13</sup> Michel Gironde (dir.), *Les Mémoires de la violence. Littérature, peinture, photographie, cinéma*, Paris, L'Harmattan, 2009.

<sup>14</sup> François Soulages et Alejandro Erbetta (dir.), *Frontières & mémoires, arts & archives*, Paris, L'Harmattan, 2016.

<sup>15</sup> Charlotte Lacoste et Frédéric Détue (dir.), « Témoigner en littérature », *Europe*, n° 1041-1042, janvier 2016.

<sup>16</sup> Yves Clavaron et Bernard Dieterlé (dir.), *La mémoire des villes : The Memories of Cities*, Saint-Étienne, Pu Saint-Étienne, 2003.

<sup>17</sup> Antoine Compagnon, « Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie », Leçon inaugurale prononcée le 30 novembre 2006 au Collège de France, *La Littérature, pour quoi faire ?*, Paris, Fayard, 2007, p. 794. En ligne : [https://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL18488\\_45.pdf](https://www.college-de-france.fr/media/antoine-compagnon/UPL18488_45.pdf).

d'un passé traumatique qui se heurtent à « la difficulté, voire l'impossibilité, de construire à partir d'un point de vue individuel un discours et une mémoire divergeant de la version officielle des faits » (p. 74), réalités génocidaires, massacres et actes de torture dont l'atrocité peine à être retranscrite au moyen du langage. Quelles sont alors les stratégies développées par les écrivains et cinéastes pour pallier les limites du langage ? Qu'apportent littérature et cinéma au récit de l'Histoire ? Quelles influences ont les pratiques artistiques sur la société ? C'est à ces multiples interrogations que les auteur·e·s des essais contenus dans ce volume tentent de répondre en interrogeant la capacité de l'art à combler les vides d'une histoire qui ne se livre qu'à demi-mot.

Fruit de la rencontre entre spécialistes d'horizons variés, le volume propose des « regards croisés sur les mémoires des dictatures argentine et brésilienne, de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie » (p. 7). L'ouvrage s'inscrit dans le cadre de travaux pluridisciplinaires menés par le réseau de recherches « Mémoires et sociétés » qui rassemblent des chercheurs de l'université de Lyon (ENS de Lyon, Lyon 2, Lyon 3), de l'université de São Paulo et de l'université de San Martín de Buenos Aires. Le livre est divisé en quatre parties de longueur inégale. Les deux premières parties, assez longues, sont organisées par aire géographique<sup>19</sup> (Argentine et Brésil). Les deux parties suivantes sont organisées par champ disciplinaire avec une troisième partie qui regroupe littérature francophone et comparée, et une quatrième et dernière partie consacrée au cinéma. Si l'hétérogénéité qui caractérise le volume a très certainement pu constituer un défi éditorial, on doit saluer le formidable travail de synthèse opéré par les éditrices. Bien que, malgré un titre prometteur, toutes les communications ne soient pas strictement comparatistes<sup>20</sup>, la reprise d'ensemble proposée en introduction permet de pallier les manques et les déséquilibres en mettant au jour « un certain nombre de constantes et de problématiques communes qui traversent les différentes aires, et de mettre l'accent sur les interactions et les transferts culturels entre l'Amérique latine et l'Europe » (p. 5). Les réflexions placées en ouverture sont de portée générale. Elizabeth Jelin, sociologue argentine, interroge l'impact social des politiques et des élaborations mémorielles, ainsi que la manière dont celles-ci

---

<sup>18</sup> L'ouvrage aurait, selon nous, gagné à ne pas se limiter à cette seule conception de la mémoire.

<sup>19</sup> L'organisation du volume est peu propice au comparatisme. Ce qui peut paraître surprenant, dans la mesure où les éditrices mettent justement en avant la visée comparatiste de l'ouvrage. La troisième partie fourre-tout, intitulée « Littérature francophone et comparée », regroupe les communications qui n'entraient pas dans les autres catégories. Si certains essais sont certes comparatistes au sens strict du terme, d'autres sont consacrés à une seule œuvre ou à une seule aire géographique et linguistique. Et bien que leurs auteurs évoquent certes les phénomènes intertextuels, l'on ne peut considérer cela comme du comparatisme.

<sup>20</sup> Le découpage géographique des deux premières parties est peu propice au comparatisme. La troisième partie, « Littérature francophone et comparée », est comparatiste par défaut, dans la mesure où elle regroupe les communications qui n'entraient pas dans les autres catégories. Si certains essais sont certes comparatistes au sens strict du terme, d'autres sont consacrés à une seule œuvre ou à une seule aire géographique et linguistique.

informent l'espace collectif. L'un des points forts de la discussion est l'analyse iconographique sur laquelle s'appuie l'auteure et qui met au jour les stratégies mémorielles développées par les artistes à l'ère contemporaine, stratégies qui, grâce au pouvoir du numérique<sup>21</sup>, impactent, peut-être plus directement encore, le tissu social. L'entretien de Jean-Louis Jeannelle avec Catherine Coquio, professeur en littérature comparée à l'université de Paris VII-Denis Diderot, pose les bases théoriques indispensables à une véritable réflexion sur la mémoire, arrière-plan critique qui aurait d'ailleurs gagné à être plus saillant dans certains essais<sup>22</sup>. Tout en articulant une herméneutique de la mémoire et une « anthropologie historique de la vérité » (p. 52), Catherine Coquio interroge les notions de « culture de la mémoire » et de « vérité » et invite à problématiser les concepts de mémoire ou de génocide dont elle se méfie. Elle insiste sur sa démarche comparatiste et l'importance de ne pas transposer trop rapidement des outils conceptuels à l'ensemble de nos sociétés :

[C]e qui se joue en Europe n'est absolument pas la même chose que ce qui se joue en Amérique latine dans le rapport à la mémoire. Un vocabulaire passe d'une aire à une autre et aujourd'hui s'institutionnalise à l'échelle mondiale, mais en réalité ce qui se joue à l'intérieur de ces évolutions sociales et de ces vocabulaires politiques nécessitent à chaque fois une batterie d'instruments critiques particulier qu'il faudra ensuite mettre à l'épreuve de la singularité des autres travaux sur d'autres champs. La mise en relation est absolument nécessaire mais la circulation trop précoce, trop rapide ou approximative de concept, je m'en méfie énormément. (p. 56)

La première partie, consacrée aux constructions de la mémoire en Argentine, met au jour les différentes étapes de l'élaboration d'une mémoire littéraire de la dictature. Une parole multidimensionnelle, de victimes directes (ex-séquestrées, ex-prisonnières—ou indirectes (enfants de disparus), fonde l'émergence d'une contre-mémoire qui se confronte à la mémoire officielle afin de pallier l'oubli et les silences imposés par l'Histoire. On y aborde les concepts d'hybridation générique<sup>23</sup>, de mémoire collective et polyphonique<sup>24</sup>, de traumatisme<sup>25</sup>, de post-mémoire<sup>26</sup>, et de lieu de mémoire<sup>27</sup>. Les contributions qui composent cette première partie

---

<sup>21</sup> E. Jelin évoque le mouvement « Nunca Más » qui s'est déployé sur Facebook le 24 mars 2010, date du 34<sup>e</sup> anniversaire du coup d'état en Argentine. Les utilisateurs ont retiré leur photo de profil, laissant un profil vide sur lequel apparaissait les mots « Jamais plus » en mémoire des milliers de morts et de disparus victimes du régime militaire.

<sup>22</sup> Je pense ici à deux contributions en particulier au sein desquelles l'arrière-plan théorique est à peine perceptible, voire inexistant. L'une d'elle présentant, à mon sens, un second défaut majeur en l'absence totale de citations tirées des romans soumis à l'étude. Les lecteurs sont contraints de se fier à la seule parole de l'auteur·e sans jamais pouvoir attester de la pertinence de ses analyses littéraires.

<sup>23</sup> Marie Rosier, « Témoignage, fiction et mémoire argentine », p. 61-72.

<sup>24</sup> Elsa Crousier, « Mise en scène et construction d'une mémoire collective du terrorisme d'État dans les romans argentins des années 1980 », p. 73-86.

<sup>25</sup> Isabelle Bleton, « La construction mémorielle dans *La memoria en donde ardía* de Miguel Bonasso (1990) », p. 87-102.

interrogent la capacité de la fiction à rendre compte de l'indicible et les considérations éthiques qui accompagnent nécessairement tout processus de mémorialisation. L'entretien de Fabienne Dumontet avec la romancière franco-argentine Laura Alcoba, qui clôt ce premier volet, enrichit les perspectives critiques en mettant en lumière les problématiques de traduction et de réception littéraire auxquels peuvent être confrontés les auteur·e·s de littérature mémorielle.

La seconde partie, consacrée aux constructions de la mémoire au Brésil, insiste sur la prégnance du motif de l'oubli<sup>28</sup> (*esquecimento*) dans l'imaginaire d'un pays qui a enduré de nombreuses situations d'oppression (génocide colonial, esclavage, *Estado Novo*, dictature militaire, etc.). L'amnésie qui mine l'histoire officielle est métaphorisée au plan littéraire par le motif de la maladie d'Alzheimer<sup>29</sup> récurrent dans la littérature brésilienne. En rejetant dans les marges des pans entiers de l'histoire nationale, la mémoire officielle a miné le tissu social. L'amnésie qui a été imposée au peuple par l'État creuse les abîmes d'une société déchirée par les souvenirs occultés. Si l'oubli volontaire est certes salvateur, au sens où il est « créateur, régénérateur [...], synonyme de vie saine, sans ressentiment, sans dyspepsie<sup>30</sup>. », l'oubli involontaire est destructeur, car il prive ceux qui en sont victimes des souvenirs qui ont forgé leur identité. La pertinence de la métaphore alzheimerienne prend alors tout son sens. La barbarie de régimes gouvernementaux fondés sur la violence a plongé la population dans l'horreur et les traumatismes sont tels qu'ils semblent ne pouvoir s'exprimer qu'au moyen du détour, qu'il soit métaphorique ou intertextuel. À cet égard, l'imaginaire kafkaïen<sup>31</sup>, les motifs du procès et de l'enquête inaboutie, apparaissent salutaires, dans la mesure où ils permettent, eux aussi, ce pas de côté nécessaire à l'expression de l'indicible. Les artistes brésiliens présentés dans ce volume interrogent les effets de la violence d'État sur la parole et les conséquences de l'oubli forcé sur l'identité nationale brésilienne. À travers leurs œuvres, ils défendent la capacité de l'art à combler les vides laissés par une mémoire officielle lacunaire et revendiquent le droit de se souvenir d'un passé douloureux en vue d'amorcer le processus de guérison sociétale.

---

<sup>26</sup> María Angélica Semilla Durán, « Les romans des enfants : du témoignage du réel à la fictionnalisation du témoin », p. 103-124.

<sup>27</sup> Fabienne Dumontet, « Le livre, le monument et le tribunal : une mémorialisation en exil de la dictature. Autour de *Manèges (La casa de los conejos)* de Laura Alcoba », p. 125-138.

<sup>28</sup> Jaime Ginzburg, « Littérature brésilienne et dictature militaire », p. 149-158.

<sup>29</sup> Gisele Novaes Frighetto, « Vestiges d'Auschwitz : le récit de la mémoire dans *Dario da queda (Journal de la chute)* de Michel Laub », p. 159-172.

<sup>30</sup> Voir Yannis Constantinidès, « L'oubli destructeur », *Espace éthique*, 3 septembre 2009. En ligne : <https://www.espace-ethique.org/ressources/editorial/loubli-destructeur>.

<sup>31</sup> Florence Godeau, « Une fiction mémorielle post-traumatique sous l'égide de Franz Kafka : *K. Relato de uma busca* (2011) de Bernardo Kucinski », p. 173-184.



La troisième partie, intitulée « littérature francophone et comparée », est, selon nous, la plus décevante. Non par la qualité des essais qui la composent, mais par sa trop grande hétérogénéité et du fait d'un titre trompeur. Il y manque un fil directeur qui conférerait son unité à l'ensemble. Et, une fois encore, la « promesse comparatiste » n'est pas véritablement tenue. Si Annick Louis évoque certes les parallèles entre *Lenta Biografía* de Sergio Chejfec et *W* de Georges Perrec, l'essentiel de son analyse s'articule autour du roman argentin. Ce déséquilibre entre les deux œuvres ne permet pas de faire émerger pleinement la dimension comparatiste. Les thématiques abordées dans cette troisième partie — la littérature dite « concentrationnaire », la circulation des œuvres entre l'Europe et l'Amérique latine, la mémoire de la guerre d'Algérie, et les notions de traumatisme familiale et d'hérédité —, sont néanmoins intéressantes et permettent d'élargir la discussion des constructions mémorielles à l'Afrique et à l'histoire coloniale. On appréciera particulièrement le survol de la littérature algérienne francophone, proposé par Désirée Schyns, qui offre aux lecteurs une vision d'ensemble de l'évolution de la mémoire de la guerre d'Algérie à travers l'histoire et se clôt par une jolie métaphore filée, inspirée de la très belle image d'Assia Djébar, « d'une écharde dans la gorge, [image qui] exprime à merveille cette présence paradoxale et obsédant de la guerre dans la fiction algérien francophone : ce passé-là n'est pas passé, il engendre toujours une douleur, il écorche : en même temps il veut sortir à l'air libre, il veut affleurer à la parole, et pourtant il étouffe, il infléchit ou éraille la voix » (p. 231).

La quatrième partie, consacrée au cinéma, mêle fiction et documentaire. Les contributions analysent la manière dont le cinéma s'empare de l'absence et des silences autour des « dictatures et [d]es violences de masse du xx<sup>e</sup> siècle » (p. 15). Tandis que la littérature matérialise les « fantômes du passé [...] par le biais de la parole » (p. 191), le cinéma cherche à traduire visuellement le manque et l'indicible. Sylvie Rollet parle, à cet égard, d'une « écriture filmique différante », stratégie du détour qui consiste non pas en la représentation « d'événements historiques refoulés », en Grèce, en Chine, en Turquie ou au Chili, mais dans la mise en lumière de « leur négation et [de] l'effacement de toutes leurs traces » (p. 243). Ce détour peut s'exprimer par l'intermédiaire de la mise en abyme qui transforme les horreurs en spectacle à l'image du « bouclier de Persée [qui] dévie notre propre regard du face-à-face avec le monstrueux » (p. 249). L'analyse filmique proposée par Rollet est enrichie d'images tirées des films qui permettent aux lecteurs de saisir pleinement les stratégies esthétiques employées par les cinéastes. La diversité du corpus offre par ailleurs des lignes de fuite riches de sens quant au rapport qu'entretiennent mémoire, cinéma, et engagement. Cette question de l'engagement, qui traverse l'ensemble du volume, amène Laurence Mullaly à se demander si le cinéma peut « réparer les vivants » (p. 278) et à interroger, aux côtés d'Albertina Carri, la

politisation de la mémoire et la violence symbolique qui accompagne nécessairement sa normalisation.

## La mémoire comme « vocation » de l'artiste

*Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours* confirme l'extraordinaire fécondité des questions mémorielles lorsque littérature et cinéma s'en emparent. Pour Patrick Modiano, prix Nobel de littérature en 2014, la mémoire ne serait d'ailleurs rien de moins que « la vocation du romancier<sup>32</sup> ». Dans le sillage de l'écrivain, et à la lumière de notre lecture de l'ouvrage, il est possible d'affirmer que l'art est toujours, quelque part, l'expression d'une mémoire — fut-elle individuelle ou collective<sup>33</sup>, communicative ou culturelle<sup>34</sup>. Et si le rapport au passé n'est certes pas de même nature pour les artistes que pour les historiens, « intrinsèquement lié à la pratique de l'historien, y compris l'historien du temps présent, il est en revanche pour l'écrivain l'objet d'un choix et donc significatif<sup>35</sup> ». *Le Sujet et l'Histoire dans le roman français contemporain. Écrivains en dialogue*, Rome, Quodlibet Studio, coll. « Lettere. Ultracontemporanea », 2015, p. 12. », il est toujours porteur de sens. Pour les artistes qui font l'objet de ce

---

<sup>32</sup> Voir « Nobel de littérature : la mémoire est "la vocation du romancier" pour Patrick Modiano », *L'Express*, publié le 7 décembre 2014. En ligne : [https://www.lexpress.fr/culture/livre/nobel-de-litterature-la-memoire-est-la-vocation-du-romancier-pour-patrick-modiano\\_1629975.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/nobel-de-litterature-la-memoire-est-la-vocation-du-romancier-pour-patrick-modiano_1629975.html).

<sup>33</sup> Le sociologue Maurice Halbwachs, durkheimien et « père fondateur » du concept de mémoire collective, considère que toute mémoire, même individuelle, est toujours influencée par la société dans laquelle elle s'inscrit. Il développe la notion de mémoire collective dans trois ouvrages : *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925 ; rééd., Albin Michel, 1994 ; *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte*, Paris, PUF, 2017 (1941) ; *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1967 (1950). Pour une synthèse des concepts clés développés par Halbwachs, on pourra se reporter à l'article de Florence Tilch, « "Je m'y promenais donc avec Dickens" L'influence des représentations littéraires sur la mémoire collective dans la théorie de Halbwachs », *Conserveries mémorielles* n° 9, 2011, publié le 15 avril 2011. En ligne : <http://journals.openedition.org/cm/824>. Dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000 — qui est désormais un ouvrage de référence des études mémorielles —, Paul Ricœur propose une analyse critique de la pensée de Halbwachs.

<sup>34</sup> Voir Jan Assman, *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, Paris, Aubier, 2010 (1992) ; Aleida Assman, *Construction de la mémoire nationale. Une brève histoire de l'histoire allemande de Bildung*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1995. Tous deux considèrent la mémoire culturelle comme extérieure à l'individu, dans la mesure où elle est « essentiellement médiatisée et institutionnalisée », pour reprendre la jolie formule de Clotilde Coueille qui consacre un bel article de synthèse à la mémoire culturelle, « Mémoire culturelle », *Memories-Testimony*, publié le 22 avril 2016. En ligne : <http://memories-testimony.com/notice/memoire-culturelle/>. En ce qui concerne la distinction entre mémoire communicative et mémoire culturelle, établie par Aleida et Jan Assman, Guy Paul Marchal précise que « Par l'épithète "communicative", est désignée une mémoire au quotidien, qui guide et oriente le groupe et ses membres à l'aide de modèles d'action communs et exemplaires au cours du temps. Le qualificatif "culturelle" veut évoquer une mémoire longue qui conserve des lignes directrices collectives et des images identitaires du groupe, et qui garantit leur actualisation à l'aide des moyens les plus divers, du rituel au symbole, des images/tableaux aux chants et histoires. », « De la mémoire communicative à la mémoire culturelle. Le passé dans les témoignages d'Arezzo et de Sienne (1177-1180) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2001, n°3, p. 563-589, p. 567. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-Annales-2001-3-page-563.htm>.

<sup>35</sup> Gianfranco Rubino (dir.),

volume, l'excavation du passé apparaît comme une étape nécessaire à la reconstruction de communautés meurtries par des situations de violence extrême. À travers leurs œuvres, ils participent de l'élaboration d'une « contre-mémoire », d'une « mémoire-critique » qui s'oppose à la mémoire officielle et est, en ce sens, foncièrement libératrice, dans la mesure où « littérature et cinéma permettent de penser [l]es processus [de la mémoire], de produire une prise de conscience, voire une réaction dans le champ social et dans le champ juridique » (p. 7). Dans cette optique, l'art apparaît indissociable de la notion d'engagement. Cette relation d'étroite proximité se reflète dans la fiction par le truchement des sources mémorielles qui nourrissent les œuvres (archives, témoignages, etc.).

Les témoignages et les archives investissent l'espace de la fiction et brouillent les frontières génériques « entre roman et témoignage, entre document et fiction, entre biographie et fiction » (p. 19). Émergent de l'acte créateur des œuvres hybrides, au carrefour des genres, qui explorent les limites du langage, visuel ou littéraire, et repoussent les frontières symboliques qui séparent la fiction de la réalité. L'un des points forts de *Constructions comparées de la mémoire. Littérature et cinéma post-traumatiques des années 1980 à nos jours* est d'avoir su mettre en lumière le pouvoir de la littérature et du cinéma à agir sur le monde : « [F]ace à l'horreur, littérature et cinéma ont le pouvoir de se confronter à l'impossibilité fondamentale de témoigner, peuvent combler un manque, pallier l'absence de récit et d'images, et reconstruire un récit des événements, des dictatures et des traumatismes historiques » (p. 18), sans jamais négliger les considérations esthétiques. Dans l'ensemble, l'ouvrage pourra s'avérer utile aux spécialistes et aux non-spécialistes qui s'intéressent aux questions mémorielles qui sont liées aux événements traumatiques. Notons que le thème de la mémoire est aujourd'hui l'un des plus féconds de la recherche en sciences humaines et sociales. Loin de se restreindre aux limites des mondes académique et artistique, l'intérêt croissant pour les questions mémorielles a d'ailleurs fait de la mémoire un véritable phénomène de société :

Remembering and forgetting are major themes in contemporary literature and art. Memory enjoys practically top billing in daily and weekly newspapers. It has become a controversial topic in politics and the public sphere (in the context of phrases such as 'national tradition', 'Holocaust memory', or truth and reconciliation'). And memory even occupies us in our free time, in the form of a thriving heritage industry<sup>36</sup>.

Si la popularité croissante de la mémoire invite certes à se méfier, aux côtés de Catherine Coquio, de ce terme désormais galvaudé, « une espèce de protoplasme désignant des choses extrêmement différentes. Il y a à la fois des tourments privés, des luttes de reconnaissance collective, mais aussi un marché culturel

foisonnant.» (p. 50), il ne fait aucun doute que les questions mémorielles demeurent fécondes au plan de la recherche. La disparition des derniers témoins directs des horreurs du vingtième siècle et la nécessité de réécrire l'Histoire du point de vue de ceux qu'elle avait laissés dans les marges ont, en quelque sorte, fait de la mémoire le « mal » de notre siècle. Silences, non-dits et souvenirs douloureux sont ces « fantômes du passé » qu'il convient d'affronter au présent afin d'élaborer ensemble l'avenir.

---

<sup>36</sup> « La mémoire et l'oubli sont des thèmes majeurs de la littérature et de l'art contemporains. La mémoire occupe quasiment la première place dans les journaux quotidiens et les hebdomadaires. C'est devenu un sujet controversé en politique comme dans la sphère publique (dans le contexte d'expressions comme "tradition nationale", "mémoire de l'Holocauste", ou "vérité et réconciliation"). Et la mémoire nous occupe même durant notre temps libre, sous la forme d'une industrie de la mémoire florissante. » (Traduction de l'auteure du compte rendu) Astrid Erll, *Memory in Culture*, traduction anglaise de Sara B. Young, New York, Palgrave Macmillan, 2011, p. 1.

## PLAN

---

- Mémoire/mémoire(s) : entre grandeur & décadence
- Mémoire(s), histoire(s), oubli(s) : trouver les mots pour dire les maux
- La mémoire comme « vocation » de l'artiste

## AUTEUR

---

Aurélia Mouzet

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : [aureliam@arizona.edu](mailto:aureliam@arizona.edu)